

EXTRAIT DE LA
Revue de Bretagne.

BRIZEUX MIS EN MUSIQUE

NOTES DE LA CONFÉRENCE
DONNÉE LE 25 SEPTEMBRE 1902
A LA SÉANCE D'OUVERTURE
DU CONGRÈS DE L'UNION RÉGIONALISTE BRETONNE
PAR
SULLIAN COLLIN

VANNES
IMPRIMERIE LAFOLYÈ FRÈRES
—
1902

Du même Auteur :

Pierre Thielemans,
conférence faite au Congrès de
l'Union Régionaliste Bretonne
en 1900.

La Ville Nouvelle, épisode lyrique
en vers tiré de la Vie de saint
Brieuc.

BRIZEUX MIS EN MUSIQUE

NOTES DE LA CONFÉRENCE DONNÉE LE 25 SEPTEMBRE 1902
A LA SÉANCE D'OUVERTURE DU CONGRÈS DE L'UNION
RÉGIONALISTE BRETONNE.

PAR

SULLIAN COLLIN

Lorsque notre éminent président, M. de Kerviler, me fit l'honneur de me demander de prendre la parole au milieu de vous à la séance d'ouverture du 5^e congrès de notre *Union Régionaliste Bretonne*, par une délicate attention dont je lui suis reconnaissant — d'autant plus reconnaissant qu'un érudit de sa valeur, avec la très grande modestie que tous lui connaissent, peut difficilement sans doute se figurer que le savoir des autres est limité — il voulut bien me dire qu'il s'en rapportait à moi pour le choix du sujet.

C'est beaucoup faciliter la tâche d'un conférencier que de ne pas lui imposer une étude de laquelle ses goûts ou simplement sa fantaisie pourraient l'éloigner, mais la liberté du choix peut être un autre souci. Même pour un simple franc-tireur des lettres — le mot n'est pas de moi, il est de Tiercelin — l'histoire ou la littérature bretonnes ont de multiples attraits, le champ qui s'offre à ses observations peut donc être assez vaste

pour le solliciter de plusieurs côtés, et les questions de nature à intéresser un auditoire d'élite comme celui d'aujourd'hui sont innombrables.

Pourtant cette fois mon embarras ne fut pas grand, et c'est sans hésitation que je soumis à notre président l'idée de m'entretenir avec vous — c'est une simple causerie en effet, le mot conférence est un peu prétentieux pour le but que je me propose — de m'entretenir avec vous, dis-je, d'un poète que nous aimons tous, Auguste Brizeux.

Et si vous me demandez les raisons de ce choix, je pourrais vous en donner à l'infini.

Je pourrais vous dire que j'ai tenu à honorer un de vos compatriotes, et Brizeux est bien de vos compatriotes dans la plus étroite acception du terme, puisqu'il est né à Lorient, et que, loin de faire comme tant d'autres Bretons qui oublient leur petite patrie, il n'a vécu que pour elle, exprimant le désir d'avoir sa tombe dans la ville où il eut son berceau.

Je pourrais vous rappeler que si Brizeux a chanté toute la Bretagne, de Nantes à Saint-Pol-de-Léon, de Quimper à Tréguier, le Morbihan tient une large place dans ses poésies. Dans *Marie*, si les douze idylles écrites à Paris se déroulent au pays voisin d'Arzano, certaines pièces comme celle *A ma mère* disent tous les chers souvenirs du poète à Lorient. Dans *Les Bretons*, si l'intrigue que l'on suit de loin en loin à travers tant d'épisodes se rattache plus intimement au pays de Scaer, il n'y a pas de plus jolies pages que le tableau d'une noce à Carnac, que le voyage à travers les îles du Morbihan. « *Si Daoulas, le jeune clerc, un livre sous le bras*, dit le poète dans sa préface des *Bretons*, *allait au pays de Vannes (mélancolique voyage !)* se distraire des scrupules religieux de

la blonde fille d'Hoël, j'aimais à le suivre au milieu des pierres druidiques de Carnac, dans les îles saintes du Morbihan. »
 Quand le clerc Daoulas se remet en route pour la Cornouaille, il passe par Auray :

Ce soir, il faut coucher dans la ville d'Auray
 sans oublier Sainte-Anne

... Mort ou vivant, dit-on,
 A Sainte-Anne une fois doit aller tout Breton.

Dans la *Fleur d'or*, Brizeux revient de Gênes à Lorient, Gênes, de loin ensoleillée, où de près, *tout est sombre et muet*, Lorient, tout entourée d'écume, à l'aspect sauvage, où *tout est clair dès qu'on entre*. Relisez aussi les *Histoires poétiques* : ils sont encore du pays de Vannes, beaucoup de ces missionnaires qu'emporte le brick à qui Brizeux adresse ce vers

Aux plus lointaines mers, vaisseau, je te suivrai.

Brizeux lui-même ne s'écrie-t-il pas :

Vannes aussi m'a nourri, mon nom est sur ses bancs,
 J'ai nagé dans son port et chassé dans ses îles,

ces vers extraits du poème les *Ecoliers de Vannes*, où il fait dire à un de ses héros :

Sur les remparts d'Auray, j'ai vu de près ma tombe.

S'il fallait encore préciser par des circonstances particulières l'opportunité d'une causerie sur Brizeux, je pourrais ajouter que nous sommes à la veille de célébrer son centenaire, comme le demandait notre confrère René Saïb, directeur du *Clocher Breton* (1). Je pourrais

(1) N^{os} d'avril et de septembre 1902.

enfin apprendre, à ceux qui ne le savent déjà, qu'une généreuse Américaine, M^{me} Mosher qui a, par des dons en faveur des concours de langue bretonne, manifesté plusieurs fois sa sympathie pour l'*Union Régionaliste* dont elle a régulièrement jusqu'ici suivi les congrès, vient encore de nous offrir 500 francs pour récompenser le meilleur éloge en langue française du *génie de Brizeux*. Qu'il me soit permis de la remercier publiquement au nom de l'Union.

Autant de raisons, n'est-il pas vrai, d'évoquer ce soir la grande figure nationale. Je dois vous dire cependant que, seule, une autre m'a guidé. Il m'a semblé que je ne pouvais mieux faire comprendre l'esprit et les vues de notre *Union*, qu'en inscrivant le nom de *Brizeux* en tête de notre programme. A lui seul il a fait plus pour la Bretagne que tous les poètes Bretons venus avant ou après lui. Jamais nous ne saurions trop l'honorer, et jamais aussi, pour le triomphe de la cause que nous poursuivons, on ne saurait trop s'inspirer de ses poèmes, où, se faisant le gardien de nos traditions, il n'eut d'autre ambition que de travailler à conserver ses caractères à la race et à préserver l'âme bretonne.

Ce n'est donc que son œuvre que nous voudrions continuer en nous efforçant d'éloigner ces dangers qu'il dénonçait si vigoureusement dans *l'Élégie de la Bretagne* que vous connaissez tous, la dernière pièce qu'il ait fait imprimer.

Ecoutez ce cri d'alarme jeté par le poète :

Adieu les vieilles mœurs, grâces de la chaumière
 Et l'idiome saint par le barde chanté,
 Le costume brillant qui fait l'âme si fière,
 L'utile a pour jamais exilé la Beauté.

tandis que le barde apprenait aux jeunes filles et

aux enfants de gais refrains en langue bretonne, dont il aimait à voir saluer son arrivée dans le pays et que l'Union Régionaliste pourrait prendre comme devise :

Nous sommes toujours
Bretons

Les Bretons race forte.
Conservez, chers frères, vos bâtons à tête
Vos cheveux longs, vos grandes braies.

Nous sommes toujours
Bretons

Les Bretons race forte.
Je couperais ma langue dans ma bouche
Avant d'oublier le breton.

Nous sommes toujours
Bretons

Les Bretons race forte.

Mais que vous dire de Brizeux que vous ne sachiez déjà ? On a tout étudié de lui, son enfance, sa vie, ses œuvres. Des articles de journaux, des études de revue, des brochures, des discours, des éloges aux jours de distribution de prix, des conférences et même une thèse de doctorat ès-lettres, ont révélé son caractère, ont désigné ses poèmes. Sans parler des critiques de Sainte-Beuve, de la Villemarqué, de Gustave Planche, de Saint-René Taillandier, cette dernière qui sert de préface à l'édition Lemerre et de nombreux articles publiés au lendemain de sa mort ou lors de l'inauguration de sa statue à Lorient, vous avez peut-être conservé le souvenir d'hommages rendus plus récemment à notre poète dans la région bretonne. En 1892, M. le chanoine Nicol faisait une conférence sur Brizeux au congrès de l'Association Bretonne, tenu à Vannes. En 1894, au collège de Redon, Louis Tiercelin faisait également

une conférence sur *Brizeux à Scaer*, conférence qui fut publiée dans la Revue de Bretagne et de Vendée; depuis, il a complété ces notes de voyage à la suite d'une précieuse communication du poète Lacaussade, l'ami intime de Brizeux, et cette nouvelle étude parut dans l'*Hermine* de décembre 1896 à avril 1897. En 1898, M. l'abbé Lecigne soutenait brillamment à la faculté des Lettres de Rennes une thèse de doctorat ès lettres sur *Brizeux, sa vie et ses œuvres*. Enfin, l'an dernier, au congrès de notre Union qui se tint à Quimperlé, j'ai su que M. Rodallec, juge de paix, avait aussi révélé sur Brizeux quelques souvenirs intimes.

Les documents ne manquent donc pas pour étudier notre poète; aussi, pour vous parler de lui ce soir, ai-je tenu à me placer à un point de vue spécial en développant et en complétant des notes que j'ai publiées il y a quelques années dans *Le Sonneur de Bretagne* sous le titre: *Les poètes Bretons et la Musique*.

Brizeux mis en musique. A dessein, je n'ai plus voulu dire *Brizeux et la Musique*. J'ai craint que ce titre un peu obscur ne trahisse ma pensée et ne fausse l'idée qu'on doit se faire de notre poète, en prêtant à Brizeux une passion pour la musique comme celle que l'on connut à Ingres, à qui Brizeux dédia son *Hymne à la Beauté*. Ne dit-on pas les *Violons d'Ingres* pour rappeler que le grand peintre était un remarquable musicien? Brizeux aimait-il la musique? Et comment ne l'eut-il pas aimée, lui qui intitula un de ses ouvrages la *Harpe d'Arvor*, lui qui sut trouver ce joli vers symbolisant toutes les inspirations:

Si ton cœur est trop plein, laisse ton cœur chanter ;

lui qui traduit ainsi l'idéal de tout artiste, s'adressant

aussi bien aux musiciens qu'aux peintres et aux sculpteurs :

Chanter, peindre, sculpter, c'est ravir au tombeau
Ce que la main divine a créé de plus beau ;

lui enfin qui a dit, en parlant de son poème *Les Bretons* : « Ramené à son principe, ce poème pourrait s'appeler *Harmonie* ».

D'ailleurs, Brizeux nous parle souvent de cantiques bretons, d'airs plaintifs qu'il est doux d'entendre sur la lande. Mais s'il goûta le charme des mélodies, surtout de celles qui évoquaient en lui le souvenir du pays natal, rien ne nous révèle chez lui un goût persévérant pour l'art de la musique. Et même, s'il connut les musiciens de son temps, comme Berlioz, comme Victor Massé, il n'eut jamais avec eux que des relations amicales. Non seulement il ne les rechercha jamais comme collaborateurs, mais il ne travailla même jamais pour un musicien, n'ayant qu'un seul souci : la poésie. C'est là une idée très brillamment développée par M. l'abbé Lecigne lors de la soutenance de sa thèse, que Brizeux est toujours resté fidèle à la poésie, qu'il fut exclusivement poète, et que, même pour se créer des ressources, il ne s'adonna jamais au journalisme ni au théâtre — je ne parle pas d'un petit acte sur *Racine* qu'il écrivit à ses débuts et qui ne laisse aucun souvenir. A plus forte raison, n'eut-il jamais accepté d'être un librettiste.

Je ne vous apprendrai donc rien en vous disant que Brizeux ne travailla pas pour l'opéra comique. Avant lui, un autre de nos compatriotes, Alexandre Duval, « le seul académicien qui soit né à Rennes » avait donné au théâtre différents ouvrages en collaboration avec des compositeurs célèbres, tels que Della Maria, Boël-

dieu, Dalayrac, et surtout Méhul, puisqu'une des gloires d'Alexandre Duval sera d'avoir écrit le livret de *Joseph*. Plus tard, un autre Breton, encore né à Rennes, Hippolyte Lucas, collabora aussi avec les musiciens Adolphe Adam, Donizetti, Félicien David, Victor Massé dans *Fior d'Aliza* et Pessard. Brizeux, lui, ne voulut jamais être qu'un poète, et si à son nom sont associés plusieurs musiciens, c'est que leurs inspirations sont nées librement de celles du poète qui en connut quelques-unes puisque certaines ont pour auteurs des contemporains, qui en ignorent le plus grand nombre puisque ce n'est qu'après sa mort que bien des compositeurs ont puisé dans son œuvre.

C'est donc toute une gerbe de mélodies que nous pouvons aujourd'hui déposer sur sa tombe avec les bruyères dont on aspire à pleins poumons le parfum dans ses livres, et la fleur d'or qu'il a tant aimée. Et quoi d'étonnant que cette poésie si fraîche, parfois si délicate, toujours attendrissante, ait pu faire éclore d'autres rêves d'artiste ? La peinture, elle l'évoque par le coloris de ses paysages ; la sculpture, elle peut en donner l'illusion dans certaines pièces de la *Fleur d'or* ou des *Histoires poétiques* qui ont la pureté d'un marbre ou la finesse d'un camée. Musique, elle l'est déjà et il semble que la tâche du compositeur fut toute faite, tant le murmure des mots éveille de notes cristallines qui n'attendent qu'un souffle pour vibrer en harmonies exquisés. Mais si, dans Brizeux, chaque vers est mélodieux et suffirait à rendre expressive et touchante une phrase musicale, une remarque s'impose cependant, c'est que souvent la musique s'accommode mal de la forme des pièces, pour la plupart composées d'une série ininterrompue d'alexandrins rimés deux par deux.

Non pas que l'alexandrin par lui-même soit un obstacle pour les musiciens — ce vers convient à toute mélodie, surtout aux chants graves à cause de son allure plus majestueuse — mais encore leur semble-t-il nécessaire, pour ponctuer leurs phrases facilement, de s'arrêter à des intervalles réguliers dans la lecture des pièces qui leur sont soumises. Et voilà pourquoi ils recherchent de préférence — ce qui n'est pas indispensable, surtout dans la musique moderne — les poèmes par strophes. C'est sans doute ce qui faisait dire un jour à un compositeur qui, pour n'avoir pas réussi à la scène sauf dans un ballet, n'en est pas moins un musicien des plus appréciés : « Brizeux ? Lemerre m'a envoyé ses œuvres, mais je n'y ai rien trouvé à mettre en musique. » Je n'ai pas besoin de vous dire que celui-là n'était pas Breton.

Je dois reconnaître cependant que les idylles ou élégies de *Marie*, l'épopée des *Bretons*, les longs récits des *Histoires poétiques* ne peuvent être chantés ; ces poèmes d'ailleurs ne feraient qu'y perdre.

Aussi dans *Marie*, sur cinquante-deux poèmes qui composent le livre, quatre seulement sont devenus des œuvres musicales : la *Chanson de Loïc*, deux pièces de l'*Histoire d'Ivona*, les *Amours* et la *Chaumière*, et les vers qui terminent la dernière des pièces qui ont donné leur nom à l'ouvrage.

Dans *Les Bretons*, je ne trouve que deux paysages qui aient inspiré un musicien, mais c'est un symphoniste, et la musique symphonique est la plus puissante de toutes les traductions musicales de la pensée, puisqu'elle n'a pas recours à des mots pour s'exprimer, et qu'après avoir révélé le paysage où il a puisé ses inspirations, l'artiste peut donner libre cours à son imagina-

tion et développer l'idée que le poète n'a pu qu'indiquer. Comme on l'a dit en effet,

La musique commence où la parole cesse.

Ces deux paysages sont *Les Landes* et le *Convoi du fermier*. C'est dans la *Fleur d'or* et dans les *Histoires poétiques* que je note les plus nombreuses œuvres musicales : Dans la *Fleur d'or* : *A Marie endormie*, la *Fleur d'or*, les *Goëlands*, *Fête aux champs*, les *Fleurs et les Vers*, la *Chanson de l'Ermite*, le *Combat de saint Patrick*. Dans les *Histoires poétiques* : la *Harpe*, à *Diana*, la *Chanson de Marie*, les *Moissonneurs*, la *Chanson du Cloutier*, la *Procession*, les *chansons de Primel* et les *Pêcheurs*.

Le premier nom que je rencontre est celui d'un illustre compositeur, Hector Berlioz.

On sait que Brizeux partit pour Paris en 1824, pour y faire son droit. L'école n'eut sans doute pas grands charmes pour lui, puisque ses biographes nous le montrent la désertant, pour suivre des cours de littérature et travailler dans les bibliothèques. Berlioz, lui, était venu à Paris en 1821, à l'âge de 18 ans — il était né comme Brizeux en 1803 — pour y faire ses études de médecine qu'il ne tarda pas lui aussi à abandonner. Rencontra-t-il Brizeux dans la société des écrivains et des artistes, ou n'est-ce que par leurs ouvrages que les deux hommes se connurent ? Je ne sais, mais Berlioz avait conquis la renommée avant Brizeux, puisque, lorsqu'il partit en 1829 pour l'Italie comme lauréat du concours de composition musicale, il avait déjà fait exécuter plusieurs cantates, des ouvertures, huit scènes de *Faust*, publié ses *mélodies Irlandaises*, et donné la 1^{re} audition de la *Fantastique*. Brizeux ne publia *Marie* qu'en septembre 1831 et encore sans nom d'auteur : dès novembre, il par-

tait lui aussi pour l'Italie, avec Barbier, l'auteur des *Iambes*.

Quand Berlioz revint de Rome en 1832, on parlait beaucoup de *Marie*, et c'est à ce moment-là qu'il mit en musique un fragment de la première œuvre de Brizeux.

Le jeune pâtre Breton comprend les quatre premières strophes de la chanson de Loïc :

Dès que la grive est éveillée.....

La quatrième strophe se terminait ainsi :

Dieu ! la méchante a sur son aile (1)

Emporté la voix douce et frêle

La douce voix

Qui m'appelait au fond du bois.

Dans l'édition définitive, les deux premiers vers ont été modifiés. L'œuvre de Berlioz n'est, si j'ose m'exprimer ainsi, qu'une romance à couplets pour soprano ou ténor assez banale qui fut composée en 1834 et chantée au concert du 23 novembre par M^{lle} Falcon, la grande artiste qui, depuis, créa la *Juive* et les *Huguenots*. Ce morceau, écrit d'abord et publié avec accompagnement de piano et de cor *ad libitum* (ce qui n'était peut-être pas très heureux pour une chanson de pâtre breton), fut orchestré en 1835 et dédié par la suite à M. Gabriel Baecker qui a traduit la poésie de Brizeux en allemand.

Un second extrait de *Marie* fut traité par Berlioz quelques années après et publié sous le titre : *Le Chant des Bretons*. Ce sont les célèbres vers qui terminent aujourd'hui l'œuvre de Marie :

(1) Les vers en italique sont ceux qu'on ne retrouve plus dans l'édition définitive.

Oui, nous sommes encor les hommes d'Armorique
 La race courageuse et pourtant pacifique
La race sur le dos portant les longs cheveux
 Que rien ne peut dompter quand elle a dit « Je veux ».
 Nous avons un cœur franc pour détester les traîtres
 Nous adorons Jésus le Dieu de nos ancêtres ;
 Les chansons d'autrefois toujours nous les chantons.
 Non, nous ne sommes pas les derniers des Bretons
 Le vieux sang de tes fils coule encor dans nos veines,
 O terre de granit recouverte de chênes.
Pays des vieux Bretons, à toi seul notre amour
Des bois sont au milieu, la mer est alentour.

Ces vers ne figuraient pas dans la première édition de *Marie* puisque la pièce d'où ils sont extraits est une de celles que Brizeux n'écrivit qu'à son retour d'Italie. Elle parut dans la *Revue des Deux-Mondes* le 15 janvier 1836, sous le nom *la Nuit de Noël*. Berlioz fit de ces vers un vigoureux chœur pour 4 voix d'hommes ; le morceau peut également être exécuté par une voix seule chantant la partie de 1^{er} ténor. (1)

On se rappelle qu'à l'occasion des fêtes de l'inauguration de la statue de Brizeux parut un numéro de la *Revue de Bretagne et d'Anjou* avec des dessins de M. Guieysse, père du député actuel et l'ami intime du poète, qui lui dédia la délicate pièce *Le Paysagiste*. Le même numéro publiait plusieurs lettres de Brizeux : dans l'une d'elles qui réclamait des croquis devant servir à une nouvelle édition de *Marie*, je trouve à l'adresse de son ami ces lignes du poète datées du 4 août 1837 : « *Avant peu, vous recevrez un fort bel air de Berlioz sur les derniers vers du livre dont je vous fais le colla-*

(1) Dans la dernière édition, tout en conservant à ce morceau le sous-titre : chœur pour voix d'hommes, on n'a gravé qu'une seule partie, la partie de ténor.

borateur. Vous l'offrirez à votre femme qui, je m'en souviens, aime cette musique et la fait aimer. »

De laquelle des deux œuvres de Berlioz parle Brizeux? Un renvoi au bas de la page de cette revue dit que Berlioz fait allusion à la *Chanson de Loïc*. Si cette note émane de la famille Guieysse elle-même, je n'ose pas la contredire : pourtant Brizeux parle des *derniers vers de Marie*, et dès 1837 date de la lettre, il préparait, nous le savons par la même correspondance, l'édition définitive de *Marie*, à la fin de laquelle figurent bien les vers que Berlioz a nommés le *Chant des Bretons*.

C'est sans doute après la publication de ces deux œuvres (1) que Brizeux adressait ces vers à Berlioz des grèves de Plœmeur, vers qui ont été publiés dans la *Fleur d'or*.

L'océan bruissait immense sur les grèves,
Joyeuse une mésange en effleurait le bord :
O maître, ta musique éclata dans mes rêves,
Du grand et du léger, doux et sublime accord !

Comme Berlioz, le plus célèbre des compositeurs bretons, Victor Massé — encore un Lorientais — fut aussi, lui, l'ami de notre poète. Tout à fait au début de sa carrière, c'est-à-dire avant 1844, époque à laquelle, à l'âge de 22 ans, il obtint lui aussi le prix de Rome et partit pour l'Italie, il écrivit de nombreuses mélodies, dont un de ses biographes, Guy Ropartz, nous dit qu'il

(1) La *Chanson de Loïc* chez Richault, fut d'abord publiée séparément, elle parut de nouveau dans un recueil de 5 mélodies, intitulé *Fleur de landes* qui contient en outre, avec des poésies de de Bouclon et Emile Deschamps, le *Chant des Bretons*. Ces deux morceaux furent de nouveau réunis dans un recueil qui s'intitule *Collection de 33 mélodies*, et je les retrouve dans une nouvelle édition, revue par Charles Malherbe, mélodies et duos (Costallat éd.)

les accompagnait lui-même au piano dans les salons et dans les petits concerts, et qu'elles lui avaient fait une réputation. Il a publié ainsi trois recueils : *Chants d'autrefois*, *Chants du soir*, et enfin *Chants bretons*, dont on voit le nom gravé sur le piédestal de sa statue à Lorient, à côté de ses principaux ouvrages, *Les Noces de Jeannette*, *Galathée*, *Paul et Virginie*, etc. Des huit mélodies que renferme le volume des *Chants Bretons*, cinq sont écrites sur des poésies de Brizeux. Les trois autres chants sont, l'un sur des paroles de Michel Carré qui devait devenir son plus fidèle collaborateur pour le théâtre, les deux autres sur des vers populaires d'auteurs inconnus.

Le premier poème de Brizeux, mis en musique par Massé est : *Ivonaik*, qui n'est autre que la première partie de l'*Histoire d'Ivona* qui s'appelle aujourd'hui *Les Amours*.

J'aime une fille jolie
Ivonaik est son nom
 Qu'en dit-on ?
 C'était déjà ma folie
 Lorsqu'elle entra, blonde enfant
 Au couvent.
 Non, dans nos bourgs de Cornouaille
 De Tremeven à Kemper
 Sur le Teir
 Il n'est œil noir qui la vaille
 Cœur plus aimant que le sien
 Je crois bien.....

Le recueil de Massé se continue par les *Goëlands* qu'il a dédié à son ami le compositeur Charles Delieux, encore un Lorientais dont la ville peut s'honorer. Celle-ci est extraite du recueil la *Fleur d'or*, autrefois *Les Ternaires*.

Un brick appareillait dans un des ports de Nantes...

Disons à propos de ce vers que, dans *Le Chercheur des provinces de l'Ouest*, une vaillante revue dirigée par le baron Gaëtan de Wismes, que je recommande à tous ceux qui désirent entreprendre des travaux sur la Bretagne, un lecteur de cette revue posait la question de géographie suivante : comment Brizeux qui avait visité Nantes, avait-il pu se tromper, lui si exact dans la peinture de ses paysages bretons, au point d'attribuer à la ville de Nantes plusieurs ports ? Et voilà que la réponse ne s'est pas fait attendre. Dans le numéro suivant un second lecteur établissait qu'il y avait bien eu autrefois plusieurs ports à Nantes : *le port Maillard, le port au vin, le port Communau*, tout en reconnaissant que difficilement un brick eut appareillé dans ces parages. Mais il y a mieux, ajoute le correspondant : il est d'usage en marine de donner au fleuve qui la traverse le nom de la ville à laquelle remontent les navires. Et en effet, on parle de la rivière de Quimper, de la rivière de Vannes, de la rivière d'Auray. On dirait aussi fort bien : la rivière de Nantes, de Rouen, de Bordeaux. En conséquence, on peut donc appeler ports de Nantes, tous les ports qui se trouvent de Trentemoult à Paimbœuf. Et même jusqu'au Croisic, ajoute un troisième lecteur, car le poète entend ici désigner non la ville, mais l'arrondissement maritime de Nantes. Ce qui semblerait donner raison à ce dernier, c'est qu'en poursuivant la pièce on trouve en effet le nom du Croisic :

Un brick appareillait dans un des ports de Nantes,
Et des femmes en pleurs, des filles, des amantes,
Erraient dans les rochers tout le long de la mer.
Puis, dansant une ronde, elles chantaient cet air :

Ce matin à *marée haute*
 Les jeunes gens du Croisic
 Vont s'embarquer sur leur brick,
 Mes sœurs, chantons sur la côte
 Goëlands, goëlands,
 Ramenez-nous nos amants.

Les *blancs oiseaux* volaient par milliers sur les iames
 De la terre au navire et des marins aux femmes

.
 Le brick ouvre sa voile : adieu, l'ancre est tirée.

Il part *en s'inclinant vers une autre contrée.*

Voici maintenant en troisième lieu, la *Chanson de Loïc* que nous avons déjà trouvée dans Berlioz. Ici le musicien a apporté quelques modifications au poème. Ce sont des strophes de huit vers et il y en a huit. Massé supprime les quatre derniers vers de la première strophe, les quatre derniers vers de la quatrième, les sixième et septième strophes entièrement.

Puis vient la *Chaumière* qui est la troisième partie de l'*Histoire d'Ivona*. Comme le veut le dialogue, Massé en a fait un duo :

As-tu vu notre baronne,
 L'or qui couvrait sa couronne....

Victor Massé, comme d'ailleurs l'autre compositeur qui a mis cette pièce en musique, a supprimé la strophe qui commence ainsi :

Et ce bal où cent bougies,
 Autant de lampes rougies...

Enfin la *Chanson de Marie*, des *Histoires poétiques* termine le volume des *Chants Bretons* :

Hélas ! je sais un chant d'amour
 Triste et gai tour à tour.

Mais, chose curieuse et que je ne puis m'expliquer, Massé a supprimé deux strophes, celle où le nom de Marie est prononcé, et ces deux vers si attendrissants :

Le chant qui de mon cœur s'élève,
D'où vient qu'en pleurant je l'achève ?

Toutes ces mélodies (1) du compositeur qui restera, surtout l'auteur des *Noces de Jeannette*, n'ont pas la même valeur musicale. Si dans chacune vibre la grâce coutumière du maître, il en est qui manquent d'originalité et même de distinction. J'aime beaucoup la *Chaumière* qui est un petit dialogue d'une simplicité toute rustique et la *Chanson de Marie*, d'une si profonde mélancolie. En revanche, *Ivonaick* n'est qu'une chanson sans caractère, les *Goëlands* ont trop l'air d'une ronde, et la *Chanson de Loïc* qui me plaît cependant davantage, dans son premier motif du moins, ne s'harmonise guère avec les accents du poète. Massé ne semble pas avoir compris la saveur toute bretonne de cette poésie. Il est juste d'ailleurs de dire que Victor Massé n'était alors qu'à ses débuts. Et puis n'avait-il pas quitté la Bretagne tout enfant pour n'y revenir que très rarement ? Ropartz raconte que pour écrire l'orage de son opéra *Paul et Virginie*, Massé, qui n'avait vu la mer depuis plusieurs années, voulant aller recueillir les impressions d'un véritable ouragan... courut à Dieppe.

Après Victor Massé, je dois citer par ordre de date dans la publication de ces ouvrages toute une série (2) de mélodies composées par M. Wekerlin, le distingué

(1) Ce recueil, qui fit son apparition chez M^{me} Cendrier, au magasin de musique du Conservatoire, est aujourd'hui chez l'éditeur Léon Grus.

(2) Chez Heugel.

bibliothécaire du Conservatoire. Comme il me l'écrivait, Wekerlin connut particulièrement Brizeux par ses amis Paul Féval et de la Landelle, et fut l'un de ses plus grands admirateurs. De *Primel et Nola*, qui est assurément l'une des œuvres les plus artistiques de Brizeux — étant l'une des plus concises — mais où nous ne retrouvons plus le naturel et la simplicité de *Marie* et des *Bretons*, Wekerlin a fait tout un recueil. Lui seul a songé à prendre un poème entier dont il a respecté la disposition. Alors que jusqu'ici nous avons vu et nous verrons encore des musiciens glaner dans *Marie*, dans la *Fleur d'or*, dans les *Histoires poétiques* pour grouper des poésies éparses en un ouvrage de leur façon, nous nous trouvons ici en présence d'un musicien soucieux d'écrire une partition sans détruire la ligne harmonieuse de l'œuvre poétique. Les cinq *Chansons de Primel* et le duo qui termine le poème sont groupés dans l'œuvre de Wekerlin sous le nom de *Primel et Nola*, scènes bretonnes. Chacun de ces morceaux est précédé, comme dans l'œuvre du poète d'une strophe qui donne de l'unité à l'œuvre du musicien. L'ouvrage comprend donc : le *Printemps*, l'*Abeille*, le *Ramier*, *Monsieur Flammick*, la *Servante de la Quenouille*, et l'*Union* — c'est le titre donné au duo par le musicien ; chacune de ces pages, fort réussie comme effet, est empreinte d'un grand sentiment de mélancolie. La note qui domine est une pénétrante émotion. Si toutes ces mélodies sont d'une grâce délicate, le *Printemps* et le *Ramier* séduisent infiniment par la simplicité du thème en même temps que par la distinction des harmonies.

Le même auteur a publié dans les *Echos du temps passé* l'air populaire d'*Ann ini goz* avec des paroles de Brizeux. Deux autres œuvres de Wekerlin sur des poésies de

Brizeux sont restées inédites : la *Fleur d'or*, et le *Cloutier*, cette dernière extraite des *Histoires poétiques*.

Voici maintenant un autre compatriote — un vrai breton encore puisqu'il est né à Saint-Brieuc et qu'il a toujours conservé les relations les plus intimes avec la Bretagne — dont le sentiment plein de charme ne pouvait rester insensible aux douces images retracées dans la poésie de Brizeux : Emile Durand. Vous connaissez tous, j'en suis sûr, ce musicien : quelques-uns peut-être même sans le savoir, car, si chez eux son nom n'évoque aucun souvenir, il me suffira de leur dire que je parle de l'auteur de romances que vous avez tous chantées, *Comme à vingt ans*, et le *Biniou*. Toutefois n'allez pas croire qu'Emile Durand n'a fait que des chansons. C'est un musicien de beaucoup de valeur ; second prix de Rome, il a longtemps professé l'harmonie au Conservatoire de Paris et est l'auteur d'un *Traité d'harmonie* et d'un *Traité d'accompagnement pratique* très remarquables. Ces ouvrages, aujourd'hui célèbres, qui lui ont demandé dix ans de travail acharné ne l'ont pas empêché de se livrer à la composition, et c'est ainsi qu'il a saisi toutes les occasions de chanter la Bretagne. Indépendamment du *Biniou*, et de mélodies telles que : *En Bretagne* sur des paroles du peintre breton Michel Bouquet, le *Pâtre Breton* sur un sonnet de M. Hémon, député du Finistère, et le *Cidre breton* en collaboration avec Léon Durocher, il a écrit à l'occasion de l'inauguration de la statue de Brizeux, les *Chants d'Armorique* sur les poèmes de son compatriote, exécutés depuis, bien des fois, à Paris et en Bretagne.

Le recueil d'Emile Durand comprend sept morceaux : le *Combat de Saint-Patrick*, chœur pour trois voix d'hommes avec soli et strophes déclamées, écrit sur un poème de

la *Fleur d'or*, la *Chaumière*, duo pour baryton et soprano, avec les coupures pratiquées par V. Massé, les *Goëlands*, soli et chœur, la *Chanson de l'Ermite*, la *Chanson de Marie*, *Sur la Lande* (autrement dit la première *Chanson de Primel*), et *Monsieur Flammick*, chœur, autre *Chanson de Primel*.

Laissez-moi vous lire la *Chanson de l'Ermite* qui a si heureusement inspiré le musicien :

La chaumière où seul j'habite
Est petite
Mais elle est près d'un étang
Et d'un bois jeune et flottant
Qui l'abrite.

.....

Comme vous avez pu le constater, entre les différents poèmes réunis dans le recueil (1) d'Emile Durand, il n'y a d'autre lien que celui que leur a donné la fantaisie du compositeur. Vous avez remarqué aussi que plusieurs de ces pièces avaient été mises en musique précédemment. la *Chaumière*, les *Goëlands*, la *Chanson de Marie* ont été traités par Victor Massé. Est-il besoin de faire observer que c'est un privilège de la vraie poésie, d'inspirer toujours plus d'un compositeur? J'ai d'ailleurs dit que Victor Massé n'avait pas idéalisé toutes les œuvres de Brizeux qui l'avaient tenté. Aussi ne serai-je pas embarrassé pour donner, entre les deux variations d'un même thème, la préférence aux *Goëlands*, à la *Chaumière* et à la *Chanson de Marie* de Durand. Cette dernière cantilène où s'allie, si heureusement à la poésie, le motif populaire d'*Ann ini goz* est d'une élégance de rythme et de mélodie incomparables. C'est

(1) Lebeau, éditeur.

un grand succès pour son auteur, de même que la *Chanson de l'Ermité*, d'une expression si touchante.

Emile Durand s'est aussi rencontré avec Wekerlin dans deux *Chansons de Primel*. Sans diminuer la valeur des œuvres du premier, je puis dire que dans *Monsieur Flammik* de notre compatriote, l'intervention des chœurs est du plus heureux effet.

Indépendamment des *Chants d'Armorique*, M. Emile Durand a dans ses cartons une ronde sur *Ivonaih*.

Parmi les compositeurs qui se sont inspirés de Brizeux, nous avons nommé deux grands prix de Rome : Hector Berlioz et Victor Massé. En voici un troisième, encore un Breton — un Nantais cette fois — M. Bourgault Ducoudray.

Ce musicien que l'école moderne revendique hautement à juste titre pour tant d'œuvres symphoniques ou chorales, pour son *Stabat*, pour ses opéras *Bretagne* et *Thamara* ; que tous les musiciens, sans distinction d'école admirent pour son enseignement si remarquable au Conservatoire où il professe l'histoire de la musique, en même temps que pour ses recherches savantes sur la musique ancienne ; que ses trente mélodies bretonnes avec paroles françaises de Coppée ont rendu populaire parmi tous ses compatriotes, l'Union régionaliste s'honore de le compter parmi ses adhérents de la première heure.

Lui aussi a voulu payer son tribut d'hommages à la gloire du grand poète et la simplicité des vers n'a pas été un obstacle à la richesse des accords. Nous avons de lui trois œuvres éditées sur des vers de Brizeux : la *Chanson de Loic* (1) — trois fois nommée — pour ténor ou

(1) Recueil de six mélodies. (Heugel.)

soprano — ai-je besoin de dire que c'est la meilleure des trois versions ? — les *Goëlands* (1) — également trois fois nommée — chant maritime pour soprano, ou basse chantante où il rivalise avec Emile Durand, enfin le *Chant des Pêcheurs* (2), duo pour soprano et mezzo-soprano.

Le *Chant des Pêcheurs* est extrait du poème les *Pêcheurs des Histoires poétiques*. Je ne puis résister au plaisir de vous en citer quelques strophes :

Ah ! quel bonheur d'aller en mer !
Par un ciel chaud, par un ciel clair
La mer vaut la campagne.

.

Dans chacune des mélodies, M. Bougault Ducoudray, par une ingénieuse combinaison des rythmes qui donne à ses chants quelque chose de vague et d'indécis comme les vieux airs du terroir breton, a rajeuni le charme des strophes qu'il a si brillamment enchâssées.

Dans le *Chant des Pêcheurs* la plus suave harmonie imitative nous emporte sur les vagues, au large, dans le vent, et c'est toujours le joli refrain qui donne le bercement à la barque :

Le bon Jésus marchait sur l'eau
Va sans peur, mon petit bateau.

Du même auteur encore cinq œuvres, mais inédites, sur des vers de Brizeux : *Fête aux champs*, *la Fleur d'or*, *les Fleurs et les Vers*, (ces trois pièces tirées de la *Fleur d'or*), *la Chanson de l'Ermite* et les *Derniers Bretons*, chœur chanté avec tant de succès il y a quelques années au concours

(1) Hamelle, éd.

(2) Choudens.

de Morlaix par le choral Vannetais ; nous ne pouvons que souhaiter l'apparition de ces œuvres auxquelles, sans nul doute, les passionnés de la musique bretonne feront un chaleureux accueil.

L'étude, que j'ai faite il y a deux ans à l'occasion du congrès de Guingamp, de Pierre Thielemans, musicien breton par la vie et les œuvres, sinon par la naissance, m'a révélé deux compositions de haute valeur avec des paroles de Brizeux, *Les Bretons*, chœur à 4 voix d'hommes sur les derniers vers de *Marie*, et la *Harpe*, mélodie écrite sur la seconde pièce des *Histoires poétiques*.

Enfin quand j'aurai encore signalé quelques œuvres publiées : de M. Paul Porthmann, un critique musical du *Progrès artistique*, dont la famille est d'origine bretonne : la première *Chanson de Primel*, la *Chanson du Cloutier* et *Baisse tes grands yeux*, strophes à *Diana* sous lesquelles le musicien a brodé une phrase exquise ; de M. l'abbé Abel Soreau, professeur au collège Saint-Stanislas de Nantes, le *Chant du Blé* écrit sur le *Chant des Moissonneurs*, mélodie pleine de vigueur et de couleur locale. pour mezzo-soprano ou baryton avec chœurs ad libitum ; quand j'aurai dit qu'il existe : de Kreutzer, le neveu du grand Kreutzer et l'intime ami de Berlioz tout un album sur les poèmes de Brizeux, album non édité mais gravé à Leipsig avec, sur la couverture, une eau-forte de M. Paul Chardin à qui plusieurs écrivains bretons doivent l'illustration remarquable de leurs ouvrages ; de M. de Kerdrel, une quatrième version, inédite aussi, de la *Chanson de Loïc* ; de René Saïb une mélodie à deux voix, non publiée également sur la *Fleur d'or* ; quand j'aurai noté un concours qui eut lieu il y a plusieurs années sous le patronage d'une société artistique nantaise le *Grillon* pour mettre en musique la *Chan-*

son de l'Ermité, où si je ne me trompe, M. Bachmann eut le prix ; pour clore la série des œuvres vocales, il ne me restera plus qu'à parler d'une seule mais de la plus belle sans doute, celle qui, depuis les quelques années qu'elle a paru, a déjà fait son tour de France, et fera sans doute chanter bien loin et pendant bien longtemps les vers de Brizeux : la *Procession* de César Franck, pour chant et orchestre.

Beaucoup ignorent encore la personnalité de cet artiste éminent, de ce maître si modeste, qui ne connut guère le succès qu'à la veille de sa mort. Parce qu'il fit école et que d'ardents défenseurs provoquèrent peut-être maladroitement des jalousies farouches, parce que surtout, ne voulant jamais faire la moindre concession au public, il se réfugia dans les régions sereines de l'art plutôt que de battre monnaie avec son génie, ses œuvres ne sont pas encore très répandues dans le grand public. Mais déjà ses oratorios tels que *Ruth*, la *Rédemption*, les *Béatitudes*, ses poèmes symphoniques *Psyché*, *Rebecca*, le *Chasseur maudit* sont cités comme des chefs-d'œuvre par tous les musiciens, et son nom est inscrit à côté de ceux des purs classiques, des Beethoven et des Schumann

Voici les vers de Brizeux :

Dieu s'avance à travers les champs.
 Par les landes, les prés, les verts taillis de hêtres
 Il vient suivi du peuple et porté par les prêtres ;
 Aux cantiques de l'homme, oiseaux, mêlez vos chants ;
 On s'arrête. La foule autour d'un chêne antique
 S'incline en adorant, sous l'ostensoir mystique ;
 Soleil, darde sur lui tes longs rayons couchants !
 Vous, fleurs, avec l'encens, exhalez votre arôme
 O fête ! tout reluit, tout prie et tout embaume !
 Dieu s'avance à travers les champs !

Ce paysage est un des petits tableaux du *Journal rus-*

lique publié dans les *Histoires poétiques*, où Brizeux a noté, dans une forme impeccable, ses impressions au jour le jour. Dans la musique de Franck que, pour bien apprécier, il faut entendre avec les ressources orchestrales, on sent vibrer les rayons du soleil, monter les parfums de l'encens, s'exhaler l'arome des fleurs, passer dans les airs la joie et la prière, et cette voix mystique qui s'élève est comme le large hosanna des prêtres à l'ostensoir qui bénit la foule. Chaque fois qu'il m'a été donné d'entendre cette œuvre, soit à Paris, soit à Angers, l'effet produit sur les auditeurs a été magique, l'élan irrésistible. Et l'on s'étonne en lisant les quelques vers de Brizeux qui sont pourtant un petit chef-d'œuvre que l'image qui n'occupe qu'un coin de page puisse rayonner de tant d'éclat. N'est-ce pas la meilleure preuve que ce serait une erreur pour les musiciens de ne pas admettre d'autre rythme que les strophes régulièrement cadencées ? Ici nous avons un poème de dix vers, et la phrase musicale s'élargit du premier au dernier en un superbe crescendo. C'est d'ailleurs le génie de la rénovation wagnérienne d'avoir su donner de nouveaux moules à la pensée musicale en rompant avec la routine et certains préjugés d'école.

Toutes les œuvres que j'ai énumérées jusqu'ici ne sont écrites qu'avec chant. Brizeux a cependant son symphoniste, et ce n'est pas un faible mérite à mes yeux d'avoir pu éveiller les recherches harmoniques d'un raffiné tel que M. Guy Ropartz. L'auteur de la remarquable partition de *Pêcheur d'Islande* n'a pas écrit pour la scène depuis qu'il est directeur du Conservatoire de Nancy, mais, à l'exemple de son maître César Franck, il s'est livré à la *musique pure*, écrivant des symphonies et de la musique de chambre.

En outre, sous le titre *Paysages bretons*, ce poète musicien, dont le charme est si subtil, a noté des impressions musicales à l'orchestre. Ces *Paysages bretons*, tous d'après Brizeux, sont : *A Marie endormie*, la *Fleur d'or*, *Les Landes* et le *Convoi du fermier*. Les quatre ont été exécutés soit à Paris, chez Lamoureux, chez Colonne, à la Société Nationale, soit à Angers, Nantes, Nancy, etc. Un seul, *Les Landes* (1), a été publié. Il porte comme épigraphe un seul vers, le premier du livre *Les Bretons* :

J'entends au loin, j'entends les Landes s'éveiller.

Voici le jugement porté par Louis Tiercelin au lendemain de la première audition de cette symphonie à Angers. Il est d'autant plus impartial que l'ami faisait des réserves sur les autres œuvres du même auteur exécutées au même concert.

« C'est Bourget, je crois, qui a dit : un paysage est un état d'âme. Voilà la vraie épigraphe de votre œuvre ; ce doit être votre devise artistique. Vous avez voulu peindre la lande bretonne, avec ses vagues bruits et ses molles lumières. A travers ses bruyères humides et ses ajoncs couverts de fines toiles argentées, dans le bouillard matinal que va percer bientôt le pâle soleil d'automne, un poète promène la mélancolie de ses pensées dans la mélancolie du paysage breton. Vous avez si sûrement rendu cette impression voulue que j'en ai senti l'enveloppement irrésistible. C'était moi qui me promenais sur cette lande, c'était moi qui étais triste dans le ciel embrumé ; vous m'avez transporté en Bretagne et vous avez mis en moi l'âme de votre promeneur. Vous m'avez ému jusqu'aux larmes.

(1) Baudoux.

« Quand la musique arrive à cette intensité d'effet, c'est de la vraie, de la bonne et de la grande musique. »

Je rapproche ces lignes de celles qui ont été publiées par l'un des plus éminents critiques parisiens, Alfred Bruneau, lors de la première audition à Paris :

« Le poème symphonique de M. Guy Ropartz, *Les Landes*, est un tableau dont la profonde et saisissante mélancolie me séduit infiniment, on y reconnaît en maints endroits l'influence de César Franck, le maître spirituel, sinon effectif de la plupart des compositeurs de notre génération. Une lourde et rude et noire tristesse qui, grandissant jusqu'à une sorte de lyrisme farouche, atteint à la véritable grandeur, plane, pèse, dominatrice sur ces quelques pages où chante, par la voix sonore des basses, les stridentes sonorités des cuivres, les naïfs appels populaires du hautbois, la désolation grandiose et sereine des beaux pays de Bretagne. Déjà dans la partition de *Pêcheur d'Irlande*, M. Ropartz avait montré son émotion d'artiste en face de la nature large et fruste qu'il affectionne. Je préfère cependant, et de beaucoup *Les Landes* aux autres œuvres, que je connais de lui et j'ai plaisir à noter ici l'accueil chaleureux qui vient d'être fait à son nouveau poème orchestral. »

J'ai tenu à transcrire ici ces jugements parce qu'ils marquent l'éclosion d'un talent à ses débuts, pour lequel il est maintenant superflu de faire des vœux, mais que tous les compatriotes de M. Guy Ropartz verront s'épanouir avec joie.

Je ne connais pas le poème symphonique exécuté sous le titre le *Convoi du fermier*. Voici les vers saisissants des *Bretons* dont il s'est inspiré.

Ainsi dans le brouillard, au son lointain du glas
 S'avavançait le cercueil, traversant pas à pas
 Les marais, les coteaux et cette lande verte
 Dont la plaine de Scaer vers le sud est couverte !
 Et la cloche du bourg disait toujours : Va-t'en
 Corps mort, va-t'en vers Dieu ! corps mort, Jésus t'attend !

Cette œuvre va paraître incessamment (1), mais sous le titre : *La Cloche des Morts*.

J'en ai fini, Mesdames, Messieurs, heureux si j'avais pu, en vous parlant de Brizeux et en vous montrant son œuvre sous un jour nouveau, contribuer quelque peu à les faire encore connaître et aimer davantage. Pourtant dans une causerie sur *Brizeux mis en musique*, je ne puis passer sous silence des traductions faites pour de vieux chants Bretons comme la *Marche de Lez Breiz*, non plus que la musique populaire qui s'est faite, dans nos campagnes, la messagère de tant de poésies charmantes écrites par notre poète dans sa langue natale. Comme l'a dit M. Auguste Cavalier, dans une étude publiée dans *Les Contemporains*, l'œuvre en langue bretonne de Brizeux est trop peu connue. Brizeux a pourtant composé tout un livre avec beaucoup de soin et l'a mis lui-même en musique, si l'on peut dire, puisqu'à plusieurs de ces pièces, il a assigné un air : tel le *Chant des Bretons* que j'ai cité au début de notre entretien :

Nous sommes toujours
 Bretons
 Les Bretons race forte,

sur l'air : *La Vieille*, a-t-il écrit au haut de la page ; de même, en tête de *Fleur de lande*, je vois cette note : air :

(1) Chez Baudoux, de même que *Les Landes*.

Petit oiseau, chante au grand bois, et cette autre un peu plus loin : sur l'air, Le comte Jaffré.

La popularité de toutes ces poésies était grande : autrefois Brizeux les chantait et les faisait chanter autour de lui, des forains les colportaient même de bourg en bourg. C'est lui-même qui nous le dit dans sa *Lettre à un chanteur de Tréguier*.

Comme je voyageais sur le chemin de Rome
Iannic Coz, une lettre arrivait jusqu'à moi
On y parle de vous, brave homme
Des chanteurs de Tréguier, vous le chef et le roi

Il paraît même que le brave homme ne se gênait pas pour arranger à sa façon les vers de Brizeux et les faire réimprimer à son profit. Cela lui vaut quelques vers bien sentis du maître :

Certain libraire intrus sous sa presse maudite
A repétri pour vous et travaillé mon grain,
Mon cœur de barde s'en irrite !
Moi-même dans le four j'aime à mettre mon pain
Si quelque nain méchant fendait votre bombarde
Faussait l'anche ou mettait du sable dans les trous
Vous crieriez... Ainsi fait le barde
Le juge peut m'entendre... Ami, le savez-vous ?

Mais le doux Brizeux est sans rancune. Il lui envoie une nouvelle chanson sur les *Conscrits de Plô-mœur*, en y joignant quelques conseils :

Ne chantez pas à pleine tête
Faites pleurer les yeux et soupirer le cœur.

Est-il encore des bardes ambulants qui chantent ces poésies ? J'en doute, car même à Scaër où le poète fit tant de séjours, c'est à peine si le souvenir en est conservé. Il y a quelques jours, m'arrêtant dans ce village aux

jours du pardon pour y achever un pèlerinage au pays de Brizeux, j'allais de porte en porte interrogeant les vieilles femmes qui l'avaient connu : Ah ! oui, me dit l'une d'elle, M. Brizeux, celui qui chantait toujours Oh ! comment donc ?... oui, « parlez toujours Breton, gardez vos pantalons flottants. » Hélas ! les *bragou braz* ne sont plus que dans les musées, et la langue bretonne, on y porte atteinte tous les jours. Mais non ! les appels du poète ont été entendus, voici venir à sa suite, toute une longue théorie de bardes. Vous venez d'applaudir Théodore Botrel sans qui il ne peut pas, il ne doit pas y avoir de fêtes bretonnes, et vous avez hâte de l'acclamer encore. Tout à l'heure M. le Dr Picquenard va vous dire de beaux vers. Demain tous les bons chanteurs bretons Y. Berthou, Le Berre, Jaffrennou, de Kerangué, Loeiz Herrieu, etc, vous révéleront d'autres *sônes*, d'autres *gwerz*, et dimanche enfin le théâtre populaire breton dû à l'initiative des maîtres Le Braz et Le Goffic, subventionné aujourd'hui grâce au marquis de l'Estourbeillon, nous ménage d'autres surprises. Ah ! non, la race des bardes n'est pas morte. Le cœur de Brizeux doit en tressaillir de joie dans sa tombe, et peut-être bien que si ces jours-ci, se souvenant qu'en Bretagne les morts parlent parfois, quelque confident de son âme allait s'agenouiller dans le cimetière de Lorient, au pied du chêne dont il a voulu l'ombrage, peut-être bien, dis-je que celui-là entendrait, plus suave encore que toutes les musiques humaines, une voix mystérieuse de l'Au delà murmurer dans le vent :

J'entends au loin, j'entends les landes s'éveiller.